

XYZ. La revue de la nouvelle

Tirage sépia

Gaëtan Brulotte



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (2015). Tirage sépia. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 66–68.

Tirage sépia

Gaëtan Brulotte

« L'âge est un crime », tel était leur slogan.

DINO BUZZATI,
« Chasseurs de vieux », *Le K*

WILBRO avait l'habitude d'écouter la radio quand il prenait son bain quotidien. Ce jour-là, il syntonisa la seule émission littéraire qui restait sur les ondes. Il avait été prévenu qu'on allait y parler de son plus récent roman, *Le jonc rompu*, qu'il avait mis une dizaine d'années à peaufiner. Durant sa carrière, il avait reçu de nombreux éloges pour ses vingt livres, mais il n'en était pas pour autant blasé.

Il ne connaissait pas la critique qui en rendit compte, mais il avait une voix jeune. Son commentaire lui sembla au départ léger et expéditif, bien que positif dans l'ensemble. Wilbro fut un peu agacé par les nombreuses erreurs de dates et d'éditeurs que contenait la présentation, alors que ces renseignements étaient aisément accessibles sur Internet. Elles indiquaient que le critique n'avait pas pris le temps de se documenter sur l'écrivain dont il parlait. Mais Wilbro s'y était habitué, puisque c'était devenu courant dans le milieu. Déjà bien qu'on parle de son livre à la radio, peu importe ce qu'on en disait. Ne s'improvise pas critique qui veut, constata une fois de plus Wilbro qui, perdu dans ses pensées et dans les vapeurs de son bain, écouta le reste du commentaire en se savonnant jusqu'à ce qu'il sursaute à la conclusion du commentateur : « Pas surprenant que Wilbro s'intéresse à la nostalgie, à la maladie et à la mort, c'est un écrivain vieillissant. »



66 En entendant cette remarque qu'il reçut comme une insulte, Wilbro faillit se noyer dans sa baignoire. Fouetté hors

de sa torpeur, il s'en étouffa de colère et se leva brusquement en attrapant une serviette. Il ferma la radio d'un doigt décidé et, en se séchant avec énergie, se regarda dans le miroir. Il était soudain devenu, à soixante ans et au meilleur de sa forme, « un écrivain vieillissant ».

Une telle discrimination, rumina-t-il, rejoignait le lynchage des personnes âgées, si commun au Québec, au nom d'un jeunisme forcené à la mode. Erreur historique qui nous éloignait de plus en plus de la vénération que suscitent les anciens dans les sociétés traditionnelles où ils sont intégrés aux décisions collectives pour leur sagesse et leur savoir-faire.

« Un écrivain vieillissant », voilà un jugement qui affichait davantage l'inculture du critique, pensa Wilbro, car il est bien connu qu'en littérature, contrairement aux sports, les écrivains gagnent généralement en force avec la maturité. Les œuvres se nourrissent et s'enrichissent de l'expérience acquise, murmura-t-il en se rasant. L'histoire montre que les chefs-d'œuvre sont souvent le fruit de la plénitude de l'âge. Sophocle a écrit à soixante-dix ans *Œdipe roi*, la plus grande tragédie grecque (et la meilleure de la centaine qu'il avait écrite avant), et il a continué à multiplier les chefs-d'œuvre jusque dans ses quatre-vingt-dix ans. L'écrivain italien De Lampedusa a commencé sa carrière d'écrivain à quatre-vingts ans avec son remarquable roman *Le guépard*, qui a été un grand succès mondial. Sa tête se remplissait d'exemples célèbres.

Est-ce que le simple fait de traiter de la mort signifiait qu'il avait fait son temps ? Que son potentiel de maturité était déjà épuisé ? Qu'il n'y avait plus de place pour la diversité des âges et des paroles dans ce monde ?

Wilbro rédigeait déjà mentalement sa réplique. La mort, la maladie et la nostalgie étaient à ses yeux des thèmes qui interpellent tout être humain, quel qu'en soit l'âge. Les enfants s'interrogent même très tôt sur la mort et l'enterrement. De plus, il les avait abordés sur le mode positif, par la résilience, la guérison et le *carpe diem*. Si c'était être nostalgique que de revendiquer le bien-être du corps et des sens, alors il en était,

mais ce serait bien la première fois que désirer être à l'aise dans sa peau relèverait de la nostalgie, marmonna-t-il en se rinçant vigoureusement le visage au-dessus du lavabo.

Quand ses yeux rencontrèrent de nouveau le miroir, un sentiment de renaissance l'envahit. Comment réagir à tant de bêtise ambiante ? Devait-il pourfendre ce troll qui bavait en ondes comme tant de pseudo-critiques improvisés de nos jours qui n'auront jamais la culture requise ni l'empathie ?

Il consulta, réfléchit, pesa.

Et décida de publier son prochain livre, vite écrit et très court comme il se devait, sous un pseudonyme : Jérémianne Posdam, vingt-deux ans. *Tirage sépia*. Sur la mort du père. Le résultat ne se fit pas attendre. La critique cria au génie précoce. « Découverte d'un nouveau talent littéraire ! » titrait le journal de la métropole.